



LÉGATION DE SUISSE
EN URSS

4.F.1.- DA/de.

Résumé
21.3.53
70

En circulation.
19.3. *m. l.*

Moscou, le 10 mars 1953.

Rapport politique n° 8

Mort et obsèques
du Généralissime Staline

Monsieur le Conseiller Fédéral,

Le Conseil Fédéral m'ayant fait l'honneur de me déléguer en mission spéciale aux funérailles du Généralissime Staline, Président du Conseil des ministres de l'U.R.S.S., je m'empresse de vous exposer ce qui suit:

La mort du leader communiste, survenue le jeudi 5 mars à 9 heures 50 du soir, n'a surpris personne. Les derniers bulletins de santé signés d'un nombre imposant de personnalités médicales ne laissaient plus aucun espoir. Depuis son attaque d'apoplexie, le malade était demeuré inconscient et il s'en allait tout doucement et péniblement vers la mort.

A peine connue, la nouvelle de son décès changea toute l'atmosphère de la capitale. La vie soviétique s'en trouvait bouleversée. Pour les Russes, un vide immense venait de s'ouvrir devant eux, vide autrement grand que lors de la mort de Lénine. Celui-ci avait, en effet, des successeurs de taille. Plus d'un de ses pairs pouvait se mettre tranquillement au gouvernail. La Révolution serait en bonnes mains. Pour un peu, on aurait eu l'embar-

Monsieur Max P e t i t p i e r r e ,
Conseiller Fédéral,
Chef du Département politique fédéral,
B e r n e .



ras du choix. La succession de Staline, un vrai géant pour ceux qui l'entouraient et qui devaient reprendre le flambeau de ses mains défaillantes, posait des problèmes autrement redoutables. C'est qu'il n'était personne autour de lui qui lui arrivât, comme on dit, à la cheville des pieds. Il y avait évidemment de sa faute, puisqu'il avait presque toujours tenu ses collaborateurs immédiats dans l'ombre. Il avait été le chef jaloux de ne pas partager le pouvoir avec qui que ce fût et, en U.R.S.S., on savait que, les morts exceptés, il ne fallait parler que de lui. Seul, il avait droit aux honneurs du triomphe. On dit qu'au début, sa modestie se cabrait un peu contre les louanges dithyrambiques dont il était l'objet, mais l'idole ne résista pas longtemps, semble-t-il, aux fumées de l'adoration. Nous l'avons vu nous-même accepter sans sourciller du servilisme de son entourage des épithètes auxquelles un Louis XIV eût été sensible et qui juraient terriblement avec l'étonnante simplicité de son attitude et de sa tenue habituelle. Peut-être considérait-il qu'après tout, tant de culte et tant d'agenouillements de la part de ses fidèles ne faisaient que servir son prestige personnel, qui lui paraissait nécessaire à la défense et à la continuation de son oeuvre.

Quoi qu'il en soit, le dieu mort, on cherchait avec inquiétude l'homme qui fût capable de prendre les rênes de la fameuse troïka emballée dont parlait Gogol. Tout ce qui gravitait autour de lui paraissait bien médiocre. Un Molotov, par exemple, un des derniers de la vieille garde, n'était qu'une ombre, et bien pâle encore, à côté du prestige écrasant du maître. Quant à un Malenkov ou un Béria, on ne les connaissait guère qu'en effigies, par ces grands portraits de chefs communistes qu'il est d'usage d'exhiber pendant les grandes journées nationales du 1er mai et du 7 novembre. Et qu'avaient-ils fait au juste, puisqu'on ne parlait jamais d'eux, sauf à l'étranger? Rien de bien positif pour le peuple soviétique. On voulait bien leur attribuer une certaine valeur personnelle, mais ce qu'ils valaient, ils le devaient, en définitive, au fait que le génie de Staline avait trouvé opportun d'utili-

- 3 -

liser leurs services. C'était là une recommandation d'importance, mais c'était, au fond, la seule. Rien d'étonnant, dès lors, si, le soir du 5 mars, des Russes pleuraient - on nous a cité des noms - parce qu'ils craignaient de voir tomber le pays du grand Staline en des mains, sinon indignes, du moins trop inhabiles.

Conformément aux instructions du Département, j'ai aussitôt fait le nécessaire pour adresser les condoléances du Conseil Fédéral au Président du Soviet suprême et au Conseil des ministres de l'U.R.S.S. Mais, au lieu d'envoyer simplement ma lettre au Ministère des affaires étrangères, j'ai sollicité une audience d'un des vice-ministres - M. Vychinski n'étant pas rentré de New-York - pour la lui remettre en lui exprimant encore de vive voix les regrets du Conseil Fédéral et ma sympathie personnelle. Je fus reçu, le vendredi soir, à 23 heures et demie, par l'Ambassadeur Pouchkine et pus ainsi lui remettre le message de mon Gouvernement avec les paroles de sympathie qui s'imposaient. Le Vice-ministre me remercia du bout des lèvres, trop ému sans doute par l'événement pour trouver quoi que ce soit à me dire de cohérent. D'autres chefs de mission avaient agi exactement comme moi, entre autres l'Ambassadeur de Suède, doyen du Corps diplomatique, que j'avais vu encore l'après-midi même. L'Ambassadeur de l'Inde étant en ce moment en Hongrie, où il représente également son pays, je n'avais pu le consulter comme l'eût désiré le Département. Quant au Chargé d'affaires, nouveau venu sur la place et manquant manifestement d'expérience, il aurait été fort embarrassé de me donner un conseil quelconque. Il se serait plutôt adressé à moi pour que je le sorte de difficultés.

Comme je l'avais télégraphié à Berne, j'avais, le même jour, donné des ordres pour la confection de la couronne que le Conseil Fédéral désirait déposer au lieu où reposait le défunt. Selon les indications du Protocole, j'avais à remettre la couronne le lendemain samedi, pendant que les membres des Missions diplomatiques défileraient devant la dépouille mortelle du Généralissime qui, depuis la veille, était exposée dans la Salle dite

des colonnes, où passait sans arrêt une procession de centaines de milliers de Moscovites désireux de rendre un dernier hommage au grand tribun. De fait, réuni le lendemain à 14 heures devant une des portes du Kremlin, tout le personnel de Missions diplomatiques se mit en route entre une haie de soldats dans la direction de la Salle des colonnes, qui se trouvait à quelque huit cent mètres de notre lieu de rassemblement. Tout se passa en bon ordre. Notre couronne, très lourde et fort belle d'ailleurs, munie de son ruban blanc et rouge avec les mots en lettres de métal doré: "Le Conseil Fédéral Suisse", était portée par deux robustes Soviétiques, et je marchais derrière avec mon épouse et mes collaborateurs. Le cortège était des plus lents et ce n'est qu'une demi-heure plus tard qu'aux sons d'un orchestre jouant une symphonie funèbre, nous passâmes devant la dépouille mortelle de Staline couché, au milieu d'un massif de plantes vertes et de fleurs, le buste légèrement relevé, dans un cercueil tendu de soie rouge. Notre couronne fut déposée avec beaucoup d'autres dans une pièce adjacente à la salle mortuaire, où attendait le chef du Protocole. Nous n'avions vu le défunt que la durée d'une dizaine de secondes, car le flot de visiteurs qui entrait et sortait coulait sans arrêt. Il fallait regarder tout en marchant. Pour nous, le service du Protocole avait fonctionné avec une discrétion extraordinaire. Tout s'était passé, à vrai dire, comme s'il n'existait pas et, pour ma part, je me suis trouvé presque sans m'en apercevoir devant le cercueil violemment éclairé par les feux insolents des photographes et cinéastes.

Mon collègue et ami, l'Ambassadeur de Suède, qui devait également déposer une couronne, n'eut pas autant de chance, car, s'y étant pris probablement un peu tard, il ne put l'obtenir du fleuriste pour l'heure prévue par le Protocole. Il ne déposa sa couronne que le lendemain après une nouvelle démarche auprès du Ministère des affaires étrangères. Il remettra, en même temps, la couronne qu'il avait fait préparer pour le Corps diplomatique. D'après les journaux, à part la Suisse et la Suède, seules, parmi les pays non communistes, l'Argentine et la Turquie avaient dépo-

sé une couronne.

Le samedi soir, je reçus le télégramme par lequel le Conseil Fédéral me déléguait aux obsèques en mission spéciale. Le dimanche matin, j'en avisais téléphoniquement le Protocole et, une heure après, je lui faisais remettre ma lettre annonçant à M. Molotov, devenu entre temps Ministre des affaires étrangères en remplacement de M. Vychinski relégué au rang de Vice-ministre, la décision de mon Gouvernement. J'y joignais le télégramme en faisant foi, me réservant de remettre ultérieurement au Ministère les lettres de mission qui me seraient envoyées de Berne. Les funérailles devaient avoir lieu le lundi matin, mais tout le dimanche passa sans qu'aucune nouvelle ne me parvînt du Ministère. Les instructions devaient arriver vers deux heures de la nuit. Comme les autres chefs de mission dans mon cas, j'étais invité à me trouver à 8 heures 50 devant le "Soiouz Dom", où se trouve la Salle des colonnes, Mme Gorgé devant se rendre, elle, directement, une heure plus tard, à ce qui sert de tribune diplomatique à la Place-rouge.

A 9 heures, les chefs de mission dûment mandatés et les délégués venus de l'étranger pénétraient dans la Salle des colonnes et s'alignaient face au défunt et à la garde d'honneur qui l'entourait. A gauche, sur une grande estrade, un puissant orchestre doublé d'un chœur mixte d'une centaine d'exécutants se mit à jouer sans interruption plusieurs symphonies se prêtant à la circonstance. A un moment donné, l'orchestre fut relayé, mais pour un temps seulement, par une fanfare invisible, militaire sans doute, qui se trouvait quelque part au-dessus de nous. Pour le relever en passant, cette audition musicale, qui devait durer exactement une heure, fut une chose magnifique, inoubliable même. Les artistes russes se surpassèrent, dirigés qu'ils étaient par les meilleurs chefs d'orchestre de la capitale. Musiciens et dirigeants étaient tous en habit, gilet blanc et cravate noire. Il ne manquait plus qu'une chose à la cérémonie: l'atmosphère d'une église. Si superbement ornée qu'elle fût, et avec un goût très sûr, avec sa profusion de fleurs, ses draperies, sa

grande pièce de velours rouge-orange à franges d'or sur laquelle reposait le cercueil, son immense drapeau triangulaire dominant le mort et ses longues bannières tombant des murs comme des gonfanons d'église, la salle mortuaire restait étonnamment froide, invitant fort peu à la rêverie, pour ne pas parler de prière dans une circonstance où toute idée de religion était délibérément bannie. L'Eglise orthodoxe, jadis une des gloires de la Russie, eut beau célébrer messes sur messes pour la guérison du grand malade, d'abord, pour le repos de son âme, ensuite, elle ne fut pas admise à paraître aux funérailles. Esprit fort, Staline voulut le rester même après la mort.

Pendant que nous écoutions, le regard fixé sur le défunt au visage d'un teint gris verdâtre, les notabilités soviétiques, encadrées de soldats, baïonnette au canon, se relayaient pour la garde d'honneur de part et d'autre de la bière. Toutes les quatre minutes exactement, seize personnes, membres du parti, membres du Soviet suprême, membres du parlement, membres du Gouvernement, hauts fonctionnaires entraient dans la salle et se figeaient, huit à gauche du cercueil, huit à droite, dans l'immobilité la plus complète. Vers 9 heures et demie, les chefs des pays communistes, portant un brassard rouge bordé en haut et en bas de noir, font leur entrée dans la lumière aveuglante des phares des cinéastes. Sans le secours du Protocole, ils se placent en ligne, un peu au hasard, à deux mètres devant nous. Ils ont l'air fort intimidés. Je ne les reconnais pas tous, mais je vois le Chinois Chou-en-Lai, à qui j'avais serré la main il n'y a pas longtemps, le Tchecoslovaque Gottwald, le Bulgare Tchervenkov, le Hongrois Rakosi, l'Allemand Grotewohl, etc. Ils sont vêtus n'importe comment, plutôt mal que bien. On dirait qu'ils se sont donné le mot d'ordre de venir saluer le "camarade" décédé sans le moindre apprêt, en tenue de tous les jours. Le Bulgare est même venu en complet battant neuf, mais vert d'eau, une casquette de même étoffe et de même couleur à la main. A nos yeux de bourgeois, c'est d'un sans-gêne inouï. Le communisme est resté fidèle à la pompe des fêtes bourgeoises, mais il n'en a pas encore inventé le

costume. Lorsqu'on conduit Staline à sa dernière demeure, il n'y a que les musiciens de l'orchestre pour se mettre en frais d'habillement. Heureusement qu'il y a les militaires, et la tenue des militaires soviétiques, en particulier celle des généraux et des maréchaux avec le riche uniforme bleu à parements rouges et avec le haut bonnet d'astrakan gris couvert d'étoffe écarlate, tranche violemment sur le débraillé des "camarades" de l'étranger. Les Allemands qu'on reconnaît facilement ont déjà plus d'allure, mais celui qui en a le plus, c'est le représentant polonais tout de noir vêtu avec un foulard blanc autour du cou. Il ne lui manque plus que le monocle pour rappeler un des nobles polonais du régime Pilsudski, mais, ô misère de misère, en sortant de la salle mortuaire, il s'affuble d'une méchante casquette de coutil gris, un vrai couvre-chef de cycliste 1900. Le personnage en devient grotesque et le comble, c'est qu'il croit rendre ainsi hommage à la simplicité ouvrière dont il lui paraît de bon ton sans doute de ne pas se dépouiller devant les maîtres soviétiques. En quoi il a tort, car les Russes, tout en s'efforçant, il est vrai, de ne pas se vêtir comme des bourgeois, ont quand même le bon goût, voire la dignité de ne pas apparaître en casquette pour saluer un défunt. Ce n'est pas parce qu'on ne croit à rien qu'il est permis de prendre un air canaille devant la mort. L'accoutrement de Tchervenkov faisait véritablement l'effet d'une bravade. Comment se serait-il présenté s'il ne s'était pas trouvé devant la dépouille mortelle du plus grand et, en tout cas, du plus puissant révolutionnaire de tous les temps? Où cet homme-là a-t-il donc reçu les rudiments de l'éducation d'un civilisé?

A dix heures, le Gouvernement soviétique entre dans la salle. Malenkov, Béria, Molotov, Vorochilov, Khrouchtchev, Boulganine, Kaganovitch et Mikoyan viennent se placer devant la bière. Ils sont longuement filmés avec les maréchaux qui leur servent en quelque sorte de suite et qui porteront ensuite, sur de petits coussins rouges, les décorations du défunt. Effet ou non du hasard, Béria se tient tout près de Malenkov, si près qu'ils

sont comme nettement détachés du groupe de leurs collègues. Leurs têtes se touchent presque, si bien que, photographiées, on en ferait un médaillon. Or on est gagné par l'impression que cette brève vision a quelque chose de symbolique. Ne sont-ce pas là précisément les deux hommes qui, en fait, vont gouverner désormais l'immense Empire? N'est-ce pas là le duumvirat qui va succéder à Staline? On cherchait la solution. N'est-elle pas là devant nous? Deux pour porter la succession de Staline, ce n'est pas trop. On doute qu'ils soient plus nombreux. On incline à penser, surtout en les regardant, que les autres s'effaceront, qu'ils ne seront que de loyaux collaborateurs, à commencer par celui qui aurait pu être davantage, le célèbre Molotov, le vieux lutteur, car il a l'air terriblement fatigué, le visage défait d'un vieillard qui ne veut pas rendre encore les armes, mais qui devrait aller reprendre forces et couleurs en Crimée ou ailleurs. Il paraît impossible, surtout après la défaite morale qu'il vient de subir devant son cadet Malenkov, que cet homme-là joue un rôle de premier plan dans le régime post-stalinien. On l'aura gardé dans l'équipe gouvernementale pour des raisons, non pas sentimentales - il n'y a pas de sentiment chez un Malenkov ou un Béria - mais pour des raisons d'opportunité politique. Comment se défaire sans autre forme de procès d'un homme qui, du commencement à la fin, a joui de l'amitié et de la confiance de Staline? On aurait l'air de trahir la pensée de celui-ci en le débarquant. On ne fait pas ce qu'on veut, même quand on s'appelle Béria.

Des officiers apportent le couvercle du cercueil et le mettent en place. Il est muni d'un verre ovale qui permettra, la bière fermée, de voir encore tout le visage de Staline avec la forte moustache et les cheveux peignés en arrière. Malenkov à droite, Béria à gauche, et, derrière eux, leurs six collègues, aidés discrètement d'officiers, soulèvent le cercueil et se mettent lentement en marche, tandis que l'orchestre joue la marche funèbre de Chopin, la marche d'ailleurs qu'on entendra dans la rue et pendant toute la cérémonie qui se déroulera sous les murs du Kremlin. Le moment est émouvant. Staline s'en va sur les épaules de ses lieu-

tenants. En sortant du massif fleuri où, pendant trois jours et trois nuits, le peuple soviétique a défilé sans interruption, il entre dans l'histoire.

La dépouille mortelle est placée sur un affût de canon attelé de six chevaux montés et, précédé par les porteurs de couronnes et les maréchaux porteurs des décorations, le convoi funèbre s'ébranle pour se rendre à la Place-rouge où le défunt sera déposé aux côtés de Lénine dans le Mausolée qui porte son nom. Les fanfares militaires jouent sans arrêt la marche de Chopin. La large voie qui conduit à la Place-rouge est gardée, de chaque côté, par un cordon ininterrompu d'hommes de troupe. Les soldats sont plutôt là pour l'apparat. Ils ne gardent rien, car il n'y a pour ainsi dire personne derrière eux. Le centre de la cité paraît avoir été vidé de ses habitants. La foule est contenue beaucoup plus loin, derrière des barrages de camions. Nous marchons lentement derrière les membres du Gouvernement et les hautes personnalités du monde communiste, et nous avançons encadrés par une double file de soldats marchant deux par deux à la même allure que nous. Toutes les précautions ont été prises pour que rien ne se produise. Jamais un énergumène n'arriverait à s'approcher de la procession. A supposer qu'il ait pu passer les multiples barrages qui s'échelonnent en profondeur et traverser, après, les places vides sans être vu des milliers de cerbères à l'affût, comment réussirait-il, pour venir jusqu'à nous, à franchir d'abord le mur des soldats le long de la chaussée et à franchir ensuite l'obstacle constitué par l'escorte militaire qui nous accompagne? Non, rien au monde ne peut venir troubler l'ordre du cortège. Ni Rakosi, ni Gottwald n'ont rien à craindre. Ils sont bien gardés.

Trente minutes après, on entre sur la Place-rouge où sont massés, au garde-à-vous, les troupes qui prendront part à la parade. A droite, sous les murs mêmes du Kremlin, les gradins sont noirs de monde. Ce sont les invités et les privilégiés du Corps diplomatique (les simples secrétaires ne sont pas admis), y compris les Attachés militaires en grand uniforme. Arrivé de-

vant le Mausolée, le cercueil est placé sur un piédestal, et le Gouvernement, Malenkov en tête, monte, suivi des invités communistes de marque, à la partie supérieure de l'édifice qui sert de tribune. On nous fait signe ensuite de monter à notre tour et nous nous tiendrons sur le premier palier à gauche et à droite du monument de granit rose et noir. De là, la vue sur la place et sur la troupe est superbe. Des rangs de la troupe - sauf erreur, ce sont tous des officiers! - émergent, immobiles, des centaines de grands portraits de Staline entourés de crêpe. C'est l'heure des discours. Malenkov vient au micro. Il parle en chef, d'une voix mâle à laquelle il donne, on le sent, le maximum d'énergie. Il parlera longuement en rendant un hommage vibrant au chef vénéré dont, de notre place, on voit toujours le visage sous le verre du cercueil. Il l'assure que son oeuvre sera poursuivie avec la même foi et la même ténacité que de son vivant. Vient ensuite Béria qui fait, à son tour, le panégyrique du défunt. Ce qu'il dit n'est guère qu'une répétition de ce qu'on vient d'entendre, mais, à un moment donné, il soulignera l'importance de la décision qui a fait de Malenkov le nouveau président du Conseil des ministres. Un coup de chapeau qui veut être sans doute, en même temps, une déclaration publique de fidélité à son collègue et ami. Ceux qui avaient pensé qu'une rivalité sourde divisait les deux hommes pourront reviser leur opinion, si tant est que les paroles prononcées en pareille circonstance sont bien déterminantes. Après Béria, c'est Molotov qui parle, et il parle, malgré tout, d'une voix plus assurée qu'on ne s'y attendait. Le vieux lutteur, qui a eu, toute sa vie, le mot "niet" à la bouche, donne l'impression qu'il se rajeunit en appuyant, pour une fois, sur quelque chose de positif et ce qu'il dit de celui à qui il est resté fidèle du commencement à la fin ne peut être que le serment renouvelé de lutter encore et toujours pour la cause sacrée du communisme. Il est bientôt midi et l'on est gelé par un petit vent glacial. Les occupants de la haute tribune de granit redescendent et les mêmes qui avaient sorti le cercueil de la Salle des colonnes le reprennent pour le transporter dans la crypte où Lénine repose dans sa tombe de verre. Le canon

tonne. Staline restera là jusqu'au jour, a-t-il été arrêté, où sera édifié le panthéon soviétique dont le Gouvernement a déjà décidé la construction. Malenkov et sa suite remontent ensuite sur le monument et la revue militaire commence aux sons entraînants de la marche qu'on joue d'habitude lors des parades de la Place-rouge. Une fois de plus, l'armée fait florès. Impressionnante est l'allure des soldats qui marchent à un pas fortement cadencé par rangs de dix hommes, colonels et généraux à pied comme toujours. Après les fantassins viennent, selon le programme habituel, les troupes motorisées avec l'artillerie la plus moderne et la plus astiquée qu'on puisse imaginer. La parade s'achève dans le ciel. Une foule d'avions ordinaires et d'avions à réaction traversent la nue dans un ordre géométrique impeccable. Les derniers avions ont passé. La cérémonie est terminée. Dans ses représentants les plus autorisés, le peuple soviétique a pris congé de Staline.

Avant de nous éloigner, nous descendons encore dans la crypte pour nous incliner une dernière fois devant le corps du grand dictateur. Le disciple a rejoint le maître dont il se réclamait toujours. Nous voyons, reposant côte à côte, les deux hommes qui ont changé la face du monde et le cours de nos idées. Je passe tout près du visage de Staline, visage que j'ai encore vu d'ailleurs de mon belvédère pendant toute la cérémonie qui s'est déroulée devant le Mausolée. Il est empreint de la noble sérénité de la mort, mais il a gardé je ne sais quoi de dur et d'implacable dans les rides qui le creusent. On songe, on ne peut s'empêcher de songer à tous ceux qu'il a fait disparaître sans pitié de sa route. Mais on fait aussitôt réflexion que, s'il n'avait pas été dur et implacable, il n'aurait pas été Staline et que, probablement, très probablement, il ne serait pas là où on le voit maintenant, en pleine apothéose.

Comme on l'aura remarqué, les Autorités soviétiques nous ont traités avec beaucoup d'égards. Qui de nous aurait jamais pu supposer qu'il serait admis, une heure durant, à se recueillir devant ce qui fut Staline et qu'il assisterait jusqu'à la dernière

- 12 -

minute, tout comme les puissants du jour, aux derniers instants passés par le grand homme d'Etat soviétique dans la société des vivants?

Veillez agréer, Monsieur le Conseiller Fédéral, l'assurance de ma haute considération.

Le Ministre de Suisse:
(Signature)